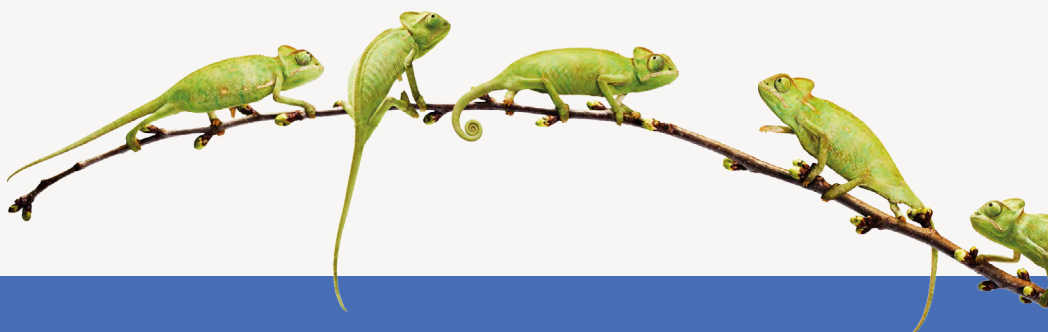


D^r R A M I K A M I N S K I



Suis-je otroverti ?



NI INTROVERTIS, NI EXTRAVERTIS :
TROUVER SA PLACE

LEDUC 

Vous avez du mal à vous épanouir dans un groupe? À l'inverse, la solitude est une souffrance? Vous n'arrivez pas à trouver un équilibre dans votre relation aux autres, et vous vous en voulez? La situation n'est pas sans issue : vous faites simplement partie des otrovertis, ces personnes ni introverties ni extraverties, qui aiment être seules par moments, n'ont jamais le sentiment ni le souhait d'appartenir à un groupe, tout en ayant le besoin de nourrir quelques relations privilégiées.

Dans cet ouvrage qui mêle explications accessibles et exemples concrets, le D^r Rami Kaminski, psychiatre, propose une troisième voie libératrice pour commencer à s'écouter avec :

- les avantages de cet entre-deux ;
- les conseils pour établir des connexions profondes et privilégiées et suivre votre propre voie ;
- la boîte à outils pour respecter votre rythme dans un monde qui prône l'appartenance sociale.



Embrasser son rythme intérieur pour s'épanouir

Le **D^r Rami Kaminski**, MD, est psychiatre depuis 40 ans. Son expertise va des troubles de l'humeur aux TOC et à l'anxiété en passant par l'addiction et les pathologies neurocognitives. Partisan d'une approche intégrative, il allie concepts thérapeutiques novateurs et valeurs humaines dans une méthode unique. En 2023, il a fondé l'*Otherness Institute* dont la mission est d'expliquer et déchiffrer le phénomène d'altérité qui le passionne.

21,90 euros
Prix TTC France

ISBN : 979-10-285-3680-0



9 791028 536800



FABRIQUE
EN FRANCE



Rayons : Développement
personnel, psychologie

editionsleduc.com
LEDUC

**Suis-je
otroverti ?**

REJOIGNEZ NOTRE COMMUNAUTÉ DE LECTEURS!

Inscrivez-vous à notre newsletter et recevez des informations sur nos parutions, nos événements, nos jeux-concours... et des cadeaux!
Rendez-vous ici : **bit.ly/newsletterleduc**

Retrouvez-nous sur notre site **www.editionsleduc.com**
et sur les réseaux sociaux.



Leduc s'engage pour une fabrication écoresponsable !

« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison.

Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement le monde qui nous entoure ! C'est pourquoi nous avons fait le choix de l'écoresponsabilité. Un livre écoresponsable, c'est une impression respectueuse de l'environnement, un papier issu de forêts gérées durablement (papier FSC® ou PEFC), un nombre de kilomètres limité avant d'arriver dans vos mains (90 % de nos livres sont imprimés en Europe, et 40 % en France), un format optimisé pour éviter la gâche papier et un tirage ajusté pour minimiser le pilon ! Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.



Édition originale :

Copyright © 2025 by Rami Kaminski, MD

Publié pour la première fois sous le titre de

The Gift of Not Belonging How Outsiders Thrive in a World of Joiners.

Cette édition est publiée en accord avec **Little, Brown and Company**,
une marque éditoriale de Hachette Book Group,
New York, États-Unis. Tous droits réservés.

Pour la présente édition :

Traduit de l'anglais par : Marion McGuinness

Préparation de copie : Mélanie Collet

Relecture : Marie Piquet

Maquette : Ma petite FaB – Laurent Grolleau

Design de couverture : Pete Garceau, © 2025 Hachette Book Group, Inc

Illustration de couverture : Getty Images

© 2026 Éditions Leduc

76 boulevard Pasteur – 75015 Paris

ISBN : 979-10-285-3680-0

D^r R A M I K A M I N S K I

Suis-je **otroverti ?**

Traduit de l'anglais par
Marion McGuinness

LEDUC 

Pour Maya

SOMMAIRE

Introduction	9
--------------	---

1^{re} PARTIE

LES BASES DE LA NON-APPARTENANCE

1	C'est quoi, un otroverti ?	23
2	Comment le monde se méprend sur les otrovertis	39
3	Le doux rebelle	53
4	Le pseudo-extraverti	61
5	Le créatif	67
6	L'empathique	71

2^e PARTIE

UN MONDE CONÇU POUR LES PERSONNES SOCIABLES

7	Nous naissons tous otrovertis	79
8	Une culture qui récompense la sociabilité	87
9	Le sophisme de l'intégration	103

3^e PARTIE
LES ATOUTS DE L'OTROVERSION

10	L'autosuffisance émotionnelle	119
11	L'empathie et le lien	127
12	Confiance en soi et satisfaction	133
13	Penser au-delà du collectif	141
14	Une vie intérieure très riche	157

4^e PARTIE
LA VIE DES OTROVERTIS

15	L'enfant otroverti	167
16	Affronter l'adolescence	183
17	Les relations amoureuses	195
18	Les otrovertis au travail	203
19	La vieillesse et la fin de vie	211
	Conclusion	219
	Êtes-vous otroverti ?	225
	Remerciements	237
	À propos de l'auteur	241
	Index	243

INTRODUCTION

« Comment puis-je vous être utile ? »

« À votre avis, quels devraient être vos objectifs thérapeutiques ? »

Ce sont généralement les premières questions que je pose lorsque je reçois un nouveau patient. Au début, la plupart des gens n'ont pas de réponses, ce qui est tout à fait normal. Je ne cherche pas à en obtenir, mais plutôt à souligner que c'est au patient de décider de la suite des événements, car il s'agit de sa propre vie. Je dis souvent : « Vous êtes le capitaine, et ceci est votre navire. Je suis le marin que vous avez engagé pour vous aider à tracer votre route sur une mer qui vous est inconnue, mais que moi, je connais bien, pour l'avoir traversée à bien des reprises. » Peu importe comment se déroule ce voyage, mon objectif pour mes patients est toujours le même. À la fin de notre travail ensemble, je veux qu'ils soient heureux d'être qui ils sont.

À première vue, un tel objet peut sembler modeste. Mais nous, êtres humains, savons à quel point c'est difficile. Nous sommes nombreux à aspirer à ressembler

à un autre, à avoir ce qu'un autre possède, voire à être un autre. Aspirer à quelque chose n'est pas un problème en soi. Néanmoins, comme nous aspirons généralement à quelque chose que nous considérons meilleur que ce que nous avons actuellement, beaucoup parmi nous ont une mauvaise opinion de qui ils sont et de la vie qu'ils mènent.

Parfois, le désir d'être moins comme nous-mêmes et plus comme quelqu'un d'autre prend racine dans l'environnement, l'ambition ou la volonté sincère de nous améliorer. Mais bien souvent, lorsqu'un patient vient me voir, en quête de transformation, une analyse plus approfondie révèle que ce qu'il souhaite vraiment, c'est être une personne aimée et acceptée : quelqu'un qui s'intègre bien. Le patient a appris que l'appartenance est à la fois une vertu et un objectif que tous les êtres humains devraient partager, alors qu'en réalité, l'appartenance n'est ni l'un ni l'autre : elle n'est qu'un sentiment ; elle n'existe pas dans la réalité en tant qu'élément tangible.

C'est là qu'apparaît l'un des grands écueils de l'humanité : comment se dépêtrer du fait que chacun d'entre nous est un individu unique à la recherche constante d'un sentiment en contradiction directe avec son individualité ?

Au cours de ma carrière de médecin et psychiatre, qui s'étend sur plus de quatre décennies, mes centres d'intérêt m'ont conduit d'une région reculée du désert du Sinaï, où j'étais le seul médecin parmi les tribus nomades bédouines, à la direction du service spécialisé en schizophrénie de l'hôpital Mont Sinaï à New York (d'un Sinaï à l'autre), puis à la nomination

au poste de directeur médical des opérations de l'agence new-yorkaise qui gère tous les aspects des soins de santé mentale dans l'État. J'ai enseigné à des étudiants et à de jeunes médecins, pris soin de patients maintenus à domicile et dans des centres hospitaliers universitaires (Mont Sinai puis NewYork-Presbyterian), mené des recherches cliniques et pharmacologiques, tout en exerçant toujours activement en cabinet privé.

Durant toutes ces années, j'ai continué à développer ma philosophie thérapeutique singulière.

Dans mon cabinet privé à Manhattan, j'ai travaillé avec de nombreux patients issus de tous les horizons. Parmi eux, des hommes et femmes d'État, des artistes de renom et des professionnels à la pointe de leur spécialité. Beaucoup viennent me voir pour comprendre pourquoi ils se sentent si déconnectés des personnes les plus proches et les plus familières – amis, collègues ou même membres de leur famille. Au fil de nos séances, il apparaît souvent qu'ils ont traversé leur vie sans jamais se sentir capables de s'intégrer. Lorsqu'ils sont entourés, ils restent toujours en observateurs, jamais véritables participants, et, quel que soit le groupe dans lequel ils se trouvent, ils n'ont jamais l'impression d'y avoir vraiment leur place. Alors que la plupart des gens forgent leur identité au travers de leurs relations avec les autres (ils s'identifient avant tout comme mari ou mère, enseignant ou dirigeant), ces patients mènent leur vie en dehors de la ruche sociale.

L'immense majorité de ces personnes ne reçoivent aucun diagnostic psychiatrique. Elles ne sont ni neuro-divergentes ni sur le spectre autistique. Elles ne sont

pas inadaptées socialement ni ne souffrent d'anxiété sociale. Alors pourquoi ont-elles tant de mal à se faire une place ? Dans de rares exceptions, leurs difficultés sociales résultent de leur timidité ou de leur introversion. Parfois, elles sont le fruit d'une marginalisation ou d'une « altérisation » fondée sur la race, l'expression de genre ou le handicap. Mais pour la plupart d'entre elles, il existe une autre explication, totalement distincte. Après avoir passé de nombreuses années à observer et à étudier ces caractéristiques, j'ai découvert qu'elles trouvaient leur origine dans un trait particulier et jusqu'alors méconnu, présent chez des individus de toute origine ethnique, de toute couleur de peau et de tout genre, partout dans le monde : un trait caractérisé par l'absence de pulsion grégaire ou, en d'autres termes, par une incapacité innée à éprouver un sentiment d'appartenance. Une façon d'être que je comprends au plus profond de moi-même.

Moi aussi, j'ai passé ma jeunesse à me demander pourquoi je me sentais toujours si différent des autres. Je n'étais ni rejeté ni mis à l'écart. J'avais des amis, de l'humour et, de l'avis général, j'étais un gamin populaire. J'aimais l'école. Je n'étais ni timide, ni introverti, ni anxieux en société, et j'adorais courir dans le labyrinthe infini des cours et immeubles de ma ville natale. En apparence, j'avais l'air heureux et bien équilibré. Mais à l'intérieur, je me sentais comme le vilain petit canard. J'ai fait partie de plusieurs bandes d'amis tout au long de mon enfance, mais je n'ai jamais eu le sentiment d'appartenir véritablement à l'une d'elles. Le mur qui me séparait des autres était invisible. Peu

importe ma popularité, je me sentais toujours comme un marginal.

Les activités de groupe auxquelles tous mes amis participaient avec joie – sports collectifs, centre de loisirs, camping, tout ce que la plupart des enfants attendaient avec impatience – m'étaient très désagréables, sans raison apparente. Mais je craignais qu'en exprimant ces sentiments, je passe pour un gamin bizarre ou anormal, alors je faisais semblant de les adorer autant que mes pairs. Paradoxalement, j'étais un solitaire populaire qui avait appris à se forger une façade cool et extravertie. Aux yeux des autres, ma personnalité joviale semblait naturelle. Mais c'était tout le contraire.

Cette comédie est devenue de plus en plus difficile à entretenir à l'arrivée de la puberté. En plus du tsunami émotionnel typique de l'adolescence, j'étais assailli par la confusion et la frustration de ne pas réussir à m'intéresser à ce que faisaient les autres. Je voulais désespérément profiter de cette affinité dont faisait preuve mon groupe social ; je voulais partager le sentiment d'« appartenance », les ragots, les récits de conquêtes sexuelles, l'obsession pour les équipes sportives, la connaissance encyclopédique de toutes les chansons jamais écrites par les Rolling Stones, et tout ce que mes pairs, garçons comme filles, semblaient désirer. Mais je n'éprouvais aucune excitation ni aucun intérêt sincère pour tout cela. Je préférais les conversations authentiques, le partage de confidences et de vérités, plutôt que les banalités superficielles et les fanfaronnades. Hélas, comme tout autre adolescent, je simulais pour répondre aux attentes. J'ai appris les noms des joueurs de football, je suis allé à des soirées, je me

suis habillé comme tous les gars populaires et je me suis même laissé pousser les cheveux. Lorsque la conversation abordait un sujet même légèrement controversé, de la politique à la fille la plus jolie de la classe en passant par ce que nous pensions tous du dernier film à succès, j'attendais de savoir quel était le consensus du groupe et je m'y ralliais, même si j'étais presque toujours en désaccord.

En apparence, je n'étais pas différent des autres élèves de l'école progressiste que je fréquentais. Mon malaise était intérieur. Je n'osais le partager avec personne. Ce rôle que je jouais 24h/24 aurait peut-être mérité un Oscar, mais me laissait surtout vide et épuisé.

Puis, à la vingtaine, quelque chose a changé. Mes efforts laborieux pour garder une façade de camaraderie décontractée avec mes pairs sont devenus insoutenables. Pendant mes études de premier cycle, puis mon cursus de médecine, j'avais une charge de cours rigoureuse, et passer mon temps libre limité à des activités qui ne me plaisaient pas me faisait de moins en moins envie. Je recherchais des occasions de m'exprimer librement et de nouer des amitiés profondes, sans être entravé par la dynamique de groupe. Je ne ressentais plus le besoin de recevoir l'approbation des autres pour valider mon existence et je ne voulais plus laisser l'opinion majoritaire influencer mes points de vue ou mes choix. J'ai décidé qu'il était temps d'arrêter de jouer la comédie.

À cette époque, j'ai en outre remarqué que mon manque chronique d'affinité avec ce qui motive et anime les groupes faisait de moi un observateur particulièrement attentif, toujours en quête d'une explication

aux comportements que je trouvais déroutants. Libéré de tout désir véritable de suivre le troupeau, j'ai appris à nouer des liens solides avec certains individus plutôt que de me conformer aux normes tribales qui suppriment les connexions profondes et empathiques et nous isolent de ceux que nous considérons comme marginaux. Comme je me sentais toujours à distance du collectif, je voyais chaque membre dans son individualité, chacun avec ses propres réactions émotionnelles, ses propres schémas et sa propre personnalité. Je comprenais désormais qu'en remettant constamment (mais silencieusement) en question le consensus du groupe, j'étais devenu l'un de ces penseurs en dehors des sentiers battus qui abordent les problèmes sous des angles inédits que les autres ne peuvent ou ne veulent pas voir. De plus, mon désintérêt pour la plupart des activités, des modes et des loisirs populaires m'a permis de me consacrer pleinement, avec une concentration à toute épreuve, à mes centres d'intérêt et à mes études.

En d'autres termes, cet aspect de ma personnalité, ce «sentiment de non-appartenance», qui avait tant déconcerté le jeune homme que j'étais, était précisément ce qui m'a permis de mener une carrière réussie et profondément épanouissante en psychiatrie. Je n'étais ni un vilain petit canard ni même un cygne. J'étais un tout autre type d'oiseau. Après une adolescence difficile, cette découverte m'a ouvert une perspective exaltante : au lieu de suivre le troupeau, je pouvais tracer ma propre route.

Plus j'observais et étudiais ces traits de personnalité – chez moi, chez d'autres comme moi que je croisais,

et chez ces patients pour qui aucun diagnostic existant ne parvenait à expliquer le sentiment d'altérité ressenti –, plus je réussissais à isoler un ensemble spécifique de caractéristiques que nous partagions tous et toutes. Lorsque j'ai commencé à écrire des articles sur mes découvertes, j'ai cherché un mot pour qualifier ces personnes, dont je faisais bien sûr partie.

La plupart des gens connaissent les concepts de Carl Jung d'*extraverti* (« celui qui est tourné vers l'extérieur ») et d'*introverti* (« celui qui est tourné vers l'intérieur ») : des termes qui ont acquis une place de choix dans le langage de la psychologie populaire. Mais les personnes comme moi ne sont tournées ni vers l'intérieur ni vers l'extérieur : notre orientation fondamentale se définit par le fait qu'elle est rarement la même que celle de tout le monde. C'est ainsi que j'ai trouvé le terme « otroverti ». En espagnol (étymologiquement hérité du latin), *otro* signifie « autre », et la racine latine *vertere* signifie « tourner ». Littéralement, otroverti signifie « celui qui est tourné vers une autre direction ».

Notre société accorde une importance considérable aux avantages du collectif et de l'appartenance au groupe. C'est logique, surtout à une époque où de plus en plus de gens déclarent souffrir des effets profonds de la solitude, de l'isolement et du manque de liens.

Il est clairement avéré que les liens sociaux offrent une multitude d'avantages pour la santé physique et mentale. Cependant, il ne faut pas confondre lien et appartenance, même si ces deux notions sont souvent confondues dans notre société. Lorsque nous disons que nous « appartenons » à tel ou tel groupe, ce mot signifie

que nous nous sentons en harmonie avec lui, qu'il s'agisse d'un cercle d'amis, d'un cercle de collègues ou d'un ensemble d'individus éloignés les uns des autres, mais unis par une identité commune telle que la couleur de peau, l'origine ethnique, l'orientation sexuelle, etc. S'il est vrai que nous devons éprouver un certain degré d'affinité avec les membres d'un groupe pour avoir le sentiment d'y appartenir véritablement, nous n'avons pas besoin d'appartenir à un groupe pour ressentir un lien avec les individus qui le composent. Après tout, si l'intensité de notre lien avec une personne dépendait de notre appartenance commune à un groupe, nous ne pourrions pas éprouver de véritable complicité avec les personnes extérieures à ces groupes fondés sur la définition de l'identité.

Dans notre monde moderne, le tribalisme (une autre façon de désigner l'instinct grégaire dont l'évolution nous aurait tous dotés) ne nous permet pas de nous sentir plus en sécurité, moins isolés ou plus satisfaits de notre vie. Il suffit de regarder la polarisation de la vie politique pour se rendre compte qu'il a en fait l'effet inverse. Et pourtant, dans un monde où l'adhésion et la conformité sont très valorisées, être otroverti est souvent perçu comme un problème. Les otrovertis sont fréquemment exhortés à «suivre le mouvement» ou à «jouer collectif» : en d'autres termes, à mettre de côté leur véritable nature de marginal afin de se fondre dans le puzzle social. Comme les otrovertis peuvent être très sociables et extravertis lorsqu'ils interagissent en tête à tête, les gens sont souvent déconcertés par leur désintérêt pour les activités collectives ou leur réticence à

participer à des événements où ils seraient obligés de socialiser avec beaucoup de personnes à la fois.

Si vous vous intégrez, on vous laissera tranquille. C'est pourquoi de nombreux otrovertis passent leur temps à essayer de s'adapter et s'assimiler. Néanmoins, pour eux, ces tentatives de se conformer, de faire pleinement partie du groupe et de vivre la convivialité restent vaines. Ils ne sont pas grégaires et ne peuvent donc pas vraiment se sentir membres d'un groupe, même s'ils y sont invités et encouragés. Ils ne le souhaitent pas non plus.

Et c'est là que réside l'un des plus grands bienfaits d'être un otroverti : une fois que vous acceptez et comprenez qui vous êtes, vous vous libérez des énormes pressions sociales imposées par l'appartenance à un groupe. Lorsque vous n'avez aucune affinité avec aucun groupe en particulier, votre estime de soi ne dépend pas de la validation de ce groupe. Vous n'êtes pas obligé d'adhérer à la position, à l'opinion ou au point de vue collectif. Vous pouvez profiter de l'intimité et des liens que vous tissez dans vos relations interindividuelles tout en étant exempté du contrat social qui vous oblige à donner la priorité au « bien commun » et à satisfaire les besoins sociaux avant vos besoins personnels. Vous apprenez à distinguer ce que vous savez intrinsèquement être vrai de ce qu'on vous a inculqué comme étant vrai. Et, mieux encore, vous ne savez pas penser autrement que par vous-même.

C'est précisément le sujet de cet essai. Il vise à décrire et à expliquer la grande liberté et l'épanouissement que procure le fait de vivre en dehors du système collectif, tout en soulignant la valeur exceptionnelle que la

perspective otrovertie apporte au monde. Si la sagesse conventionnelle est nécessaire à la stabilité, les idées révolutionnaires sont essentielles au progrès, et nous devons donc apprendre à les tolérer plutôt que de les écarter. Comme l'a dit Freud : « Il n'en reste pas moins vrai que les grandes décisions dans le domaine de la pensée, les découvertes capitales et les solutions aux problèmes ne sont accessibles qu'à un individu travaillant dans la solitude. »

Au fil des années passées à travailler auprès de mes patients, j'ai pris conscience que ma propre otroversion avait façonné mon approche thérapeutique et, en retour, ma capacité à aider mes patients. J'accorde de l'importance à ce que la plupart des gens semblent ignorer : le droit que nous avons tous de nous définir nous-mêmes. Lorsque vous vous redécouvrez après tant d'années à vous définir en fonction du groupe auquel vous pensiez devoir appartenir, vous prenez alors conscience de votre primauté dans votre propre vie et de votre devoir à prendre soin de vous-même. Il n'y a rien de plus libérateur que de comprendre que, puisque vous ne pouvez être que vous-même, il est tout à fait logique d'aimer et d'estimer cette personne.

Au fil de votre lecture sur les qualités des otrovertis et leur façon unique d'être au monde, vous vous rendrez peut-être compte que vous êtes vous-même otroverti, ou que des personnes de votre entourage, peut-être même très proches, le sont.

Mais que vous vous reconnaissiez ou non dans ces pages, ou que vous y reconnaissiez quelqu'un, j'espère qu'elles vous aideront à comprendre comment ce que

SUIS-JE OTROVERTI ?

vivent les otrovertis peut enrichir la sagesse collective conventionnelle pour habiter le monde. Que vous soyez otroverti ou non, il n'y aura jamais relation plus longue que celle que vous entretenez avec vous-même : en renforçant cette relation, vous libérerez aussi l'espace mental et l'énergie nécessaire pour connaître les autres et tisser des liens plus profonds avec eux, selon vos propres conditions.

Soumettre sa vie à l'aval du groupe conduit inévitablement à renoncer au contrôle de son propre bonheur. Comme l'a écrit le philosophe Friedrich Nietzsche, « la liberté consiste à vouloir être seul responsable de soi-même ». J'espère que ce livre vous aidera à revendiquer votre liberté intérieure.

1^{re} PARTIE

LES BASES DE LA NON- APPARTENANCE

C'EST QUOI, UN OTROVERTI ?

Otroverti-e

[nom, adjectif \ɔ. tʁɔ. vɛʁ. ti\]

Un « otroverti » incarne le trait de personnalité de la non-appartenance : l'éternel marginal dans un monde de communauté. Contrairement aux personnes souffrant de troubles relationnels, les otrovertis sont empathiques et amicaux, mais ont du mal à s'intégrer véritablement dans les groupes sociaux, alors même qu'ils ne présentent aucune différence comportementale apparente par rapport aux individus bien adaptés.

« Je ne me l'explique pas. C'est un ange. Un garçon si beau, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, et tellement brillant. » C'est ainsi qu'a débuté cette séance avec N., patiente de longue date, il y a quelques années. Au lieu de parler d'elle-même, elle voulait parler de son fils, A. Il était en seconde au lycée et, même s'il était issu d'une

famille chaleureuse et aimante avec des parents attentifs, il avait commencé à avoir des difficultés sociales au cours de sa dernière année de collège. Mais ses problèmes étaient d'un genre que sa mère n'avait jamais vraiment entendu ou vu auparavant. Il n'était pas victime de harcèlement ni exclu socialement ni mal à l'aise à cause de la pression de groupe, ce qui est courant à cet âge. En fait, elle disait : « Il est heureux d'aller à l'école et obtient des A dans toutes les matières. Tout le monde l'aime bien, il est invité à toutes les soirées, mais la plupart du temps, il n'y va pas. »

Il n'était ni déprimé ni anxieux et avait plusieurs amis proches, même s'il ne faisait partie d'aucune bande. Mais il déclinait presque toutes les invitations à des événements ou à des voyages, et elle ne comprenait pas pourquoi. « Pour un adolescent, il n'est ni maussade ni colérique, réfléchissait-elle tout haut. Mais il est tellement renfermé. Je ne sais jamais ce qu'il pense, et il refuse d'expliquer pourquoi il ne veut pas aller en colo avec ses amis, qui n'arrêtent pas de l'inviter. Je crois que ce qui m'inquiète le plus, c'est qu'il ne semble pas se soucier d'être laissé pour compte sur le plan social. Comment se fait-il qu'à quatorze ans, il n'ait aucune envie de se joindre aux autres garçons ? »

J'avais déjà été témoin de ce type de situation. Aucun parent n'aime voir son enfant en difficulté socialement, une préoccupation qui se renforce encore plus à la puberté, lorsque l'exclusion a des effets graves sur l'humeur, le bien-être et même la capacité à fonctionner. Mais N. a ajouté une nuance à ce contexte. Elle ne s'inquiétait pas du fait qu'A. soit impopulaire. Elle

s'inquiétait qu'il soit fondamentalement différent des autres, quand bien même il était intelligent et précoce à bien des égards : « Je me souviens que lorsqu'il avait quatre ans, l'infirmière qui travaillait avec son pédiatre m'avait avoué qu'elle avait envie de lui confier les difficultés de sa vie, mais qu'elle s'était retenue au dernier moment », m'a-t-elle raconté. Et cette infirmière n'était pas la seule ; d'autres adultes – des proches, des amis de la famille et même des enseignants – avaient également envie de se confier à lui. Tous oubliaient qu'il était si jeune.

« Ma mère est convaincue qu'il est empathique, quelle que soit la définition de ce mot. Mais je ne veux pas qu'il soit spécial. Je veux qu'il soit un adolescent normal. » La voix de N. s'est brisée à ces mots. « Et ne pas s'intéresser à sa vie sociale à cet âge, ce n'est pas normal. »

J'ai admis que l'indifférence de son fils envers ce que ses camarades considéraient comme très plaisant était inhabituelle, mais je l'ai rassuré en lui disant que ce qu'elle décrivait ne ressemblait pas à mon avis à un trouble psychiatrique. Je lui ai demandé si A. était suivi par un psychologue et s'il avait passé des tests neuropsychologiques. Elle a répondu oui aux deux questions. « Ses tests ont révélé une grande intelligence, une maturité émotionnelle et l'absence de troubles cognitifs. Sa psychologue a dit qu'il était une énigme pour elle, ce qui ne me rassure pas beaucoup. »

Trois semaines plus tard, j'ai reçu A. à mon cabinet. Il est entré timidement, comme on peut s'y attendre d'un adolescent de cet âge. Il était beau, habillé dans un style